

Jonathan

FESTIVAL Au far°, à Nyon, il incarne un jeune tueur dans «Jerk», ode macabre pour marionnettes. Avant de ficeler de toutes pièces l'univers fantomatique de «Spring Rolle», à voir dès ce soir.

CAPDEVIELLE

Monstre artiste

CÉCILE DALLA TORRE

Dans la brume du Léman, des créatures abyssales surgissent des eaux rouges oxydées, se dirigeant droit vers la forteresse où les Mystiques ont trouvé refuge: un univers à la *Dark Crystal*, regorgeant d'une plastique marionnettique, qui happe l'artiste depuis l'enfance. C'est pourtant face à un lac placide qu'on rencontre Jonathan Capdevielle au Casino-Théâtre de Rolle, où il peaufine sa création *Spring Rolle*, présentée ce soir au festival des arts vivants de Nyon. Marionnettiste, comédien, chanteur, metteur en scène et ventriloque, il n'a rien de ténébreux, de gothique ni d'horifique. Encore moins de psychotique et de sombre, comme le personnage de *Jerk*, qu'il interprète le lendemain au far°. Sa bonhomie inspire son entourage, que la facette *teenage* amuse.

Pour l'artiste français, 36 ans, la musique se cantonne à la pop et à Madonna, dont il est un fan incondicional – jusqu'à l'album *Music* (!). On s'étonne qu'il ait attendu la trentaine pour découvrir sur scène «la grande comme de [s]on adolescence à Tarbes». Les boîtes de nuit habillent alors les soirées d'un danseur hors pair qui «se déhanche comme une fille en épatant plus d'un mec». A un moment, il s'est révé en femme, avoue cet enfant de la télé. A l'abri des regards, à 12 ans, il fantasmat sur *Wonder Woman*, piquant les boîtes de sa sœur. Mais le travestissement, il ne l'a jamais osé en public. Jusqu'à *Adishatz*, son premier projet personnel en 2009. «Une pièce écrite dans ma mémoire, qui a la capacité de se réinventer, sur la façon dont je me suis construit depuis mes 14 ans.»

SOUVENIR COMMOTIONNÉ

Cette pièce-là balaye les démons de l'adolescence, ses disparus. Un hommage à la famille qui comble les non-dits avec le père. Les vidéos, aussi, d'une fratrie où la solitude et les drames pèsent lourd derrière le regard azur de Capdevielle, même s'il faisait le clown en cours, imitant les profs. Son solo renballe le pathos par la dis-

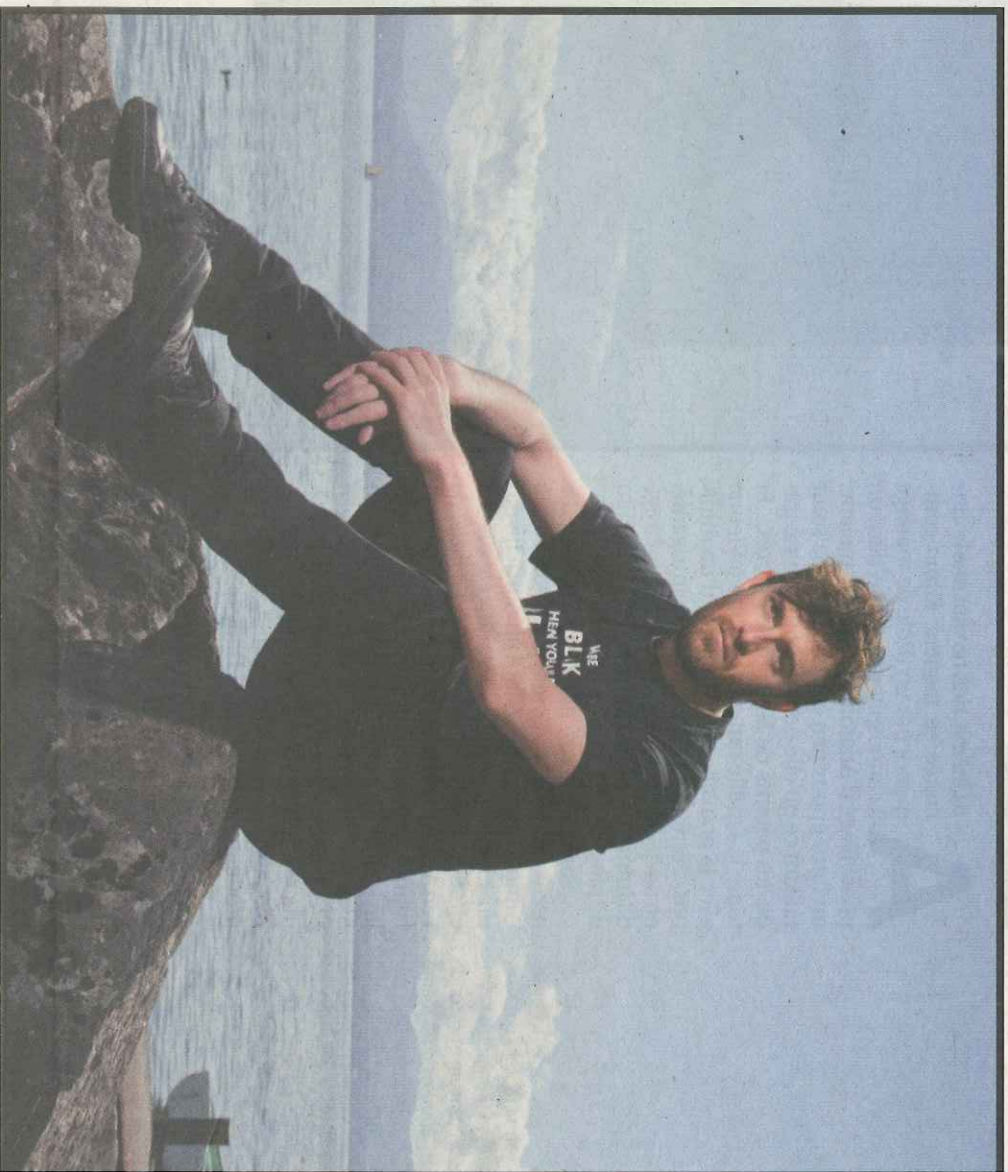
stance de l'imitation et du chant, «tous jours sur le fil du rasoir». La voix y est sa matière première, via les *medley* de La Madonne. «Un chœur d'homme exalte toute la virilité des bergers pyrénéens.» Un chant intérieur qu'il entretient depuis toujours, où il puise une force libératoire qui fait de cet «Adieu» en patois un spectacle émotionnellement chargé, en terrain antidrogue, où les cordes vocales ébranlent le souvenir commotionné.

RATRAPÉ AU VOL

Ce n'est probablement pas un hasard si cette première création large loin la marionnette – voie qu'il choisit pourtant d'étudier jusqu'au bout, plutôt que de bifurquer vers le chant, vocation qui le rattrapera plus tard au vol. L'art de la marionnette, enseigné à Charleville-Mézières, trace ainsi sa complicité avec Gisèle Vienne. Tous deux y apprennent la manipulation, la fabrication et l'histoire des poupées qui jalonneront dès sa sortie d'école, le parcours de la jeune créatrice.

Depuis 1999, on retrouve le Pyrénéen – à l'accent chantant gommé par la prof de théâtre du lycée – dans toutes les pièces de la chorégraphie et metteure en scène française, imbibées de philosophie et de littérature. Leur collaboration dans le récent *This is How You Will Disappear*, où une immense forêt énigmatique envahit le plateau, amène le comédien au tir à l'arc: autre expérience entre deux artistes qui continuent de se surprendre et d'injecter de «la rigolade» dans une fausse comédie. «Gisèle lit beaucoup, notamment Georges Baraille, et œuvre avec Denis Cooper et Alain Robbe-Grillet. Elle entretient ma culture personnelle». De son côté, il lui fait partager sa culture pop, qui vient de la chanson, de la télé et du cinéma.

«Une personnalité très généreuse, sans concession, qui suit sa propre ligne», dit-il de l'ancienne khâgneuse et hypokhégneuse. «Son travail est toujours très construit alors que je suis moi-même plus intuitif.» Aux côtés de cette artiste complexe à l'univers fou, désinhibée de la sexualité, de l'érotisme, de la violence et de la mort,



Au far°, l'artiste multifacettes enchaîne un rôle d'interprète pour Gisèle Vienne avec son propre travail de création, JEAN-PATRICK DI SILVESTRO

qui aime que la poésie flirte avec le réalisme, Jonathan Capdevielle élargit son champ des possibles: avant le tir à l'arc, c'était la ventriloquie apprise pour *Jerk*, et prochainement la chorégraphie dans le *Sacre du Printemps*, que cette «amoureuse de la danse» montera en 2014. Pour l'impro et le travail sans filet, excitant, on remonte à *Blonde Unfluckingbelleivable* Blond de Marielle Phnsard (2002).

RÉALISME FISSURÉ

«Je me sens comme une marionnette à fils, maladroite, dérouter.» A l'heure de notre rencontre, Jonathan Capdevielle doit encore «construire son chemin» jusqu'à la 225^e représentation de *Jerk* le lendemain, pas plus confortable pour autant. «C'est l'en-semble du dispositif qui veut ça.» Un solo très frontal, d'après une nouvelle de Denis Cooper inspirée d'un fait divers, qui relate les meurtres commis

entre eux par de jeunes Texans en quête d'identité sexuelle. Le quatrième mur, qui aurait pu s'ériger comme un rempart entre le public et l'adolescent psychotique et meurtrier incarné par l'artiste – mis en abyme par Gisèle Vienne à l'aide de la marionnette et de la ventriloquie – devient quasi inexistant. L'interprète manipule en somme un public de soixante personnes. «Il faut de l'énergie pour ça.» Mais la violence n'y est jamais montrée. Seuls les électrochocs subis par les personnages la rendent perceptible. La violence, Capdevielle l'a découverte au Mexique, en tournée, où on fête la mort comme on la craint. «Ici en Europe, la mort nous fait flipper.»

Dès ce soir, il nous mènera avec *Spring Rolle* à une cérémonie nocturne dans l'intimité d'un lieu non dévoilé, en huis-clos. «On vous livre un cadre mystérieux pour créer»: le point

de départ d'un docu-fiction tissé au tour de la rencontre avec Paulette Farner-Ferrari, guide touristique de Rollin et Ferrer d'Histoire, auquel ont collaboré la comédienne Marthe Saldan et le plasticien Jean-Luc Verma.

«Ce que j'adore, c'est que le spectateur est sans cesse en déplacement à la fois physique et mental. En même temps, il ne peut s'échapper, ce qui le met dans des conditions d'écoute particulières, beaucoup d'appartitions étant construites avec le son par Jérémie Conne, comme dans une pièce radiophonique.» La violence imprègne-t-elle ce voyage initiatique depuis le Moyen-Âge jusqu'à l'initime? Pas vraiment. Mais cet espace fantomatique tenu secret livrera d'ailleurs même la réponse.

Spring Rolle, sa 11, di 12, lu 13, 20h30, au far°, Nyon, www.festival-far.ch, *Jerk* et *Adishatz* à voir fin mai 2013 à l'Arsenic, Lausanne.